



L'OISEAU BLEU

Revue du conte et de la littérature de jeunesse

L'Oiseau Bleu

7 / 2024

*Dynamiques des espaces et leurs significations dans les fictions
pour la jeunesse*

Le paysage haïtien dans l'imaginaire des auteurs québécois

The Haitian Landscape in the Imagination of Quebec Authors

Květuše KUNEŠOVÁ

Université de Hradec Králové, République tchèque

Édition électronique

URL : <https://revueloiseableu.fr/>

ISSN 2781-954X

Éditeur

Réseau International de Chercheurs sur le conte, la littérature et les fictions pour la jeunesse

Droit d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence [CC BY-SA 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/). Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.



Le paysage haïtien dans l'imaginaire des auteurs québécois

Květuše KUNEŠOVÁ

Université de Hradec Králové, République tchèque

Résumé

L'article « Le paysage haïtien dans l'imaginaire des auteurs québécois » analyse l'imagologie du paysage haïtien chez les trois auteurs de livres de jeunesse : Dany Laferrière, Marie-Célie Agnant et Stanley Péan, qui sont tous nés en Haïti et ont émigré plus tard au Canada. L'image du paysage de leur pays natal varie depuis celle qui transmet la joie de vivre en passant par celle qui représente la nostalgie jusqu'à celle qui lie la réalité au fantastique. L'imaginaire de leurs œuvres compose un tableau du paysage dont les facettes dominantes impliquent des approches et des sentiments humains, ceux des narrateurs, et par conséquent, ceux des auteurs mêmes.

Mots clés : Haïti, paysage, littérature de jeunesse, joie de vivre, nostalgie, fantastique

Abstract : *The Haitian Landscape in the Imagination of Quebec Authors*

The article “The Haitian Landscape in the Imagination of Quebec Authors” analyzes the imagery of the Haitian landscape in the work of three children's literature authors : Dany Laferrière, Marie-Célie Agnant et Stanley Péan, who were born in Haiti and later emigrated to Canada. The image of the landscape of their native country varies from that transmitting the joy of living through that representing nostalgia to that linking reality to the fantastic. The imagery of their works composes a picture of the landscape whose dominant facets involve human approaches and feelings, those of narrators, and consequently, those of the authors themselves.

Key words : Haiti, landscape, children's literature, joy of living, nostalgia, fantastic

Introduction

Pour les auteurs haïtiens, le paysage de l'île contraste toujours avec le paysage canadien. Il est évident qu'on y trouve difficilement des ressemblances. Selon la constatation de Dany Laferrière dans sa *Chronique de la dérive douce*¹, ce n'est que le soleil qui pourrait lier les deux espaces car il brille de la même façon à Montréal lors de moments exceptionnels en été.

Les comparaisons des paysages haïtien et québécois seraient multiples, or, notre réflexion est orientée vers l'image du pays natal de trois auteurs haïtiens, exilés au Canada, en analysant leurs œuvres pour la jeunesse et, principalement, les enjeux au niveau de la spatialité. Leur rapport envers le paysage est significatif dans leur création comme souvenir ou bien réalité recréée.

Les trois écrivains ont vécu une expérience personnelle de leur pays natal :

Dany Laferrière (de son propre nom Windsor Klébert Laferrière) est né en 1953 à Port-au-Prince en Haïti. En 1976, à cause de la dictature de Duvalier, il a émigré au Canada en s'installant à Montréal, où il a fait ses études à l'UQAM. Après avoir réussi dans le domaine littéraire, il a remporté plusieurs succès dont le Prix Médicis en 2009 pour le roman *L'Énigme du retour*.² En 2013, il a été élu membre de l'Académie française. Connu avant tout grâce à ses romans pour les adultes, il est entré dans la littérature de jeunesse avec l'album *Je suis fou de Vava* (Prix du Gouverneur général en 2006)³, où il s'est associé à l'illustrateur Frédéric Normandin. La même symbiose a pour résultat l'album intitulé *La Fête des morts*, publié en 2009⁴. *Le baiser mauve de Vava*, son troisième album est paru en 2014⁵. Dans ses livres pour la jeunesse, les illustrations jouent un rôle important, souvent essentiel et le paysage haïtien fait partie de ses souvenirs qui évoquent l'île natale et son enfance.

Marie-Célie Agnant est née la même année que Laferrière, en 1953, à Port-au-Prince. Elle a passé son enfance sous le régime de François Duvalier. Depuis 1970, elle vit au Canada. Auteure estimée de poèmes, romans et nouvelles, lauréate de plusieurs prix (par exemple celui du Gouverneur général en 1997), elle a écrit également une dizaine de livres pour la jeunesse, dont le premier, *Alexis d'Haïti*, qui nous servira de base pour la réflexion sur l'imaginaire spatial

¹ Dany LAFERRIÈRE, *Chronique de la dérive douce*, (1994) Montréal, Boréal, 2012, p. 25.

² Dany LAFERRIÈRE, *L'Énigme du retour*, Montréal, Boréal, 2009.

³ Dany LAFERRIÈRE, *Je suis fou de Vava*, Montréal, Les Éditions de la Bagnole, 2006.

⁴ La dictature de Duvalier : François Duvalier – 1957-1971 ; Jean-Claude Duvalier – 1971-1986.

⁵ Dany LAFERRIÈRE, *Le baiser mauve de Vava*, Montréal, Les Éditions de la Bagnole, 2014.

dans sa création. Selon Madeleine Frédéric, « elle incarne l'une des voix les plus originales en matière d'écriture migrante »⁶.

Stanley Péan est plus jeune que les auteurs précédents. Il est né à Port-au-Prince le 31 mars 1966. Ses parents ont émigré au Canada juste après sa naissance et il a grandi à Jonquière, dans la région du Saguenay. Journaliste, romancier et parolier, il s'est fait remarquer comme mélomane et réalisateur des émissions sur le jazz à Radio Canada. Parmi ses œuvres pour la jeunesse, on peut citer *L'appel des loups*, signé en 1997, qui a remporté le Prix de la région du Saguenay, Lac Saint-Jean, en 1998. Le livre *Le temps s'enfuit* a été couronné du Prix Monsieur Christie du meilleur roman pour adolescents en 2003.

Le goût du fantastique de Péan est connu. Dans ses romans pour les adultes, il emploie répétitivement des motifs du vaudou haïtien produisant une atmosphère sombre et terrifiante qui entoure les personnages exilés au Québec. La communauté haïtienne souffre non seulement des réminiscences des traumatismes vécus sur l'île natale, mais également des maux transposés au pays d'adoption par des personnages bizarres, presque fantastiques. Péan aborde cette thématique également dans le roman *La mémoire ensanglantée*, dans lequel nous allons suivre des métamorphoses de paysage.

Le pays

Le paysage tropical du pays d'origine de ces auteurs est une source d'inspiration à plusieurs degrés. Dans l'imaginaire des écrivains qui l'ont quitté, il n'est pas devenu un souvenir lointain, immobile, ni un paysage artificiel. Au contraire, il est perçu dans tout son dynamisme qui relève tant de sa situation géographique que de ses spécificités faisant de lui un lieu habité.

En considérant la thématique du paysage de ce point de vue, notre réflexion porte sur les trois axes suivants :

- Le paysage joyeux de l'enfance – Dany Laferrière : *L'Odeur du café*⁷, *Je suis fou de Vava*, *La fête des morts*, *Le baiser mauve de Vava* ;
- Le paysage nostalgique – Marie-Célie Agnant : *Alexis d'Haïti*⁸

⁶ Madeleine FRÉDÉRIC, *Polyptique québécois. Découvrir le roman contemporain (1945-2000)*, Bruxelles, Peter Lang, 2005, p. 141.

⁷Dany LAFERRIÈRE, *L'Odeur du café*. (VLB éditeur, 1991) III. Francisc Novira, Montréal, Éditions de la Bagnole et Soulières éditeur, 2014, p. 38.

⁸ Marie-Célie AGNANT, *Alexis d'Haïti*, Montréal, Hurtubise, 1999.

- Le paysage onirique et fantastique – Stanley Péan : *La mémoire ensanglantée*⁹

Le paysage joyeux

Dans ses textes, Dany Laferrière revient sans cesse au paysage de son enfance, c'est-à-dire à celui de Petit-Goâve où il a passé ses premières années. Depuis l'âge de quatre ans jusqu'à celui de dix ans, il y a été élevé par Da, sa grand-mère. Ce temps est devenu le motif répétitif de ses œuvres.

Dans son premier récit de l'enfance retrouvée, *L'Odeur du café* de 1991, plusieurs fois réédité, il décrit le paysage de la façon suivante : « On dirait un dessin de peintre naïf avec, au loin, de grosses montagnes chauves et fumantes. Là-haut, les paysans ramassent le bois sec pour brûler »¹⁰. La comparaison du paysage aux tableaux des peintres naïfs est particulièrement développée dans son roman *Le pays sans chapeau*¹¹, dans lequel le narrateur admire les artistes primitifs haïtiens à tel point qu'il exprime le vœu d'écrire de la même façon qu'ils peignent, d'être capable de saisir les beautés de la nature tropicale de cette manière, c'est-à-dire avec simplicité et authenticité. Le narrateur de *L'Odeur du café* retrouve des moments d'autrefois et les revit physiquement : « Je sens parfois, tard dans l'après-midi, le souffle de l'alizé dans mon cou. Un vent léger qui soulève la poussière de la rue, et, quelquefois, les robes noires des paysannes qui descendent des mornes avec un sac de charbon en équilibre sur la tête. »¹² C'est un univers qui a toutes les couleurs : « Une pluie oblique et fine. La couleur dorée de l'après-midi. [...] De gros nuages noirs pointent derrière le vieux morne. [...] La pluie était déjà là, forte, violente. »¹³ Dans *L'Odeur du café*, Laferrière met en exergue une citation de Jean-Fernand Brierre, écrivain haïtien :

Grands faucons, noirs compagnons de mes songes,
Qu'avez-vous fait du paysage,
Qu'avez-vous fait de mon enfance ?¹⁴

Plus tard, dans ses albums, par exemple celui intitulé *La Fête des morts* de 2009, l'on peut voir le paysage de son enfance avec des oiseaux noirs.

⁹ Stanley PÉAN, *La Mémoire ensanglantée*, Montréal, La courte échelle, 1994.

¹⁰ Dany LAFERRIÈRE, *L'Odeur du café*. (VLB éditeur, 1991) III. Francesc Novira, Montréal, Éditions de la Bagnole et Soulières éditeur, 2014, p. 10.

¹¹ Dany LAFERRIÈRE, *Pays sans chapeau*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1996.

¹² Dany LAFERRIÈRE, *L'Odeur du café*, op. cit., p. 12.

¹³ *Ibid.*, p. 69.

¹⁴ *Ibid.*, p. 7.

Dany Laferrière adresse son premier album pour enfants *Je suis fou de Vava* à « un copain de l'autre bord de la mer »¹⁵, qui peut vivre alors sur le continent américain, aux États-Unis ou au Canada. Il se présente de façon semblable dans tous les albums : « J'habite à Petit-Goâve, où il y a des montagnes qui montent jusqu'au ciel. La mer turquoise s'étend au bout de ma rue. »¹⁶ Le narrateur est entouré du paysage fabuleux. La nuit, la mer est magique : « La mer a ses poissons, et le ciel des étoiles. Quand il pleut, c'est la preuve que le soleil est liquide. »¹⁷ L'écrivain profite de belles illustrations de Frédéric Normandin. Le personnage de la petite fille, Vava, dont le narrateur est amoureux, fait partie du paysage : « On dirait une flamme qui se promène dans un champ de maïs. »¹⁸ Dans l'album *Le Baiser mauve de Vava*, le narrateur, toujours le même garçon appelé Vieux Os, raconte ses adieux à sa grand-mère et à Petit-Goâve. Il doit rejoindre sa mère à Port-au-Prince : « Tout va si vite que je n'ai pas le temps de dire au revoir à la mer, aux montagnes et au ciel de ma ville. »¹⁹

Les figures de son enfance complètent le paysage de son univers d'autrefois. Dans la conclusion de *L'Odeur du café*, il avoue :

J'ai écrit pour toutes sortes de raisons. Pour faire l'éloge de ce café (le café de Palmes) que Da aime tant et pour parler de Da que j'aime tant. Pour ne jamais oublier cette libellule couverte de fourmis. Ni l'odeur de la terre. Ni les pluies de Jacmel. Ni la mer derrière les cocotiers. Ni le vent du soir. Ni Vava, ce brûlant premier amour. Ni le terrible soleil de midi.²⁰

Le paysage nostalgique

Dans son roman pour la jeunesse, *Alexis d'Haïti*, Marie-Célie Agnant présente un garçon de onze ans, qui doit quitter son île natale à cause des conditions terribles de vie sous la dictature duvaliérienne. Le paysage haïtien est alors perçu et décrit de façon nostalgique, d'un œil d'enfant qui regrette son départ et sur lequel pèse la gravité de la vie. Le village nommé La Ruche, à quelques kilomètres de Port-au-Prince, est pour lui un univers paradisiaque comme Petite-Goâve pour Vieux Os de Dany Laferrière. Il y a sa grand-mère et ses amis qu'il va perdre, mais aussi le beau paysage de la campagne haïtienne :

Il n'est que quatre heures de l'après midi. L'air est doux et invite à la promenade. Une brise vagabonde charrie de la vallée le lourd parfum des acacias en fleur. [...] En contrebas, dans un petit

¹⁵ Dany LAFERRIÈRE, *Je suis fou de Vava*, Montréal, Les Éditions de la Bagnole, 2006, p. 1.

¹⁶ *Ibid.*, p. 1-2.

¹⁷ Dany LAFERRIÈRE, *Je suis fou de Vava*, *op. cit.*, p. 16.

¹⁸ *Ibid.*, p. 22.

¹⁹ Dany LAFERRIÈRE, *Le baiser mauve de Vava*, Montréal, Les Éditions de la Bagnole, 2014, p. 32.

²⁰ Dany LAFERRIÈRE, *L'Odeur du café*, *op. cit.*, p. 158.

chemin bordé de caféiers parés de leurs fruits rouges comme pour une fête, Jérémie et Alexis n'ont pas hâte de rentrer.²¹

Quand Alexis regarde leur jardin, l'on ressent son lien étroit avec l'espace :

Son regard fait le tour du jardin, puis s'arrête quelques instants entre l'arbre à pain et le gros pied de mangues muscates. Ces deux arbres, parmi les plus vieux de la cour, représentent pour lui beaucoup plus que de simples objets : ce sont de vieux amis. Les branches du manguier rejoignent à mi-chemin celles de l'arbre à pain, s'entrecroisent et forment une espèce de plate-forme tellement solide qu'on dirait que des mains d'homme les ont ainsi nouées.²²

Le départ en exil et l'abandon des lieux connus impliquent cependant, dans une réflexion du garçon, un espoir et une promesse d'élargir ses horizons. L'émigration peut ainsi signifier un voyage d'initiation et apporter de nouvelles connaissances : « Il lui vient tout à coup à l'idée qu'au cours du voyage, le bateau contournera sans doute les grosses montagnes qui ceignent l'île. Il découvrira alors ce qui se cache derrière et, surtout, là où finit la mer. »²³ La définition de l'exilé que nous donnons dans la citation suivante est originale et un peu naïve. L'exil représente un danger. Les exilés peuvent perdre leur identité et par conséquent le sens de la vie :

Quand on quitte son pays, poursuit Alexis, dans un débit saccadé, on peut rencontrer d'autres mornes, mais ce ne sont plus les nôtres, on ne sait pas les reconnaître. Alors on peut tourner, tourner à l'infini jusqu'à oublier qui on est et d'où l'on vient. [...] Ceux qui partent ne reviennent jamais et, au bout d'un certain temps, ils ne savent pas qui ils sont vraiment.²⁴

Le garçon fait ses adieux au pays natal la dernière fois, en regardant le ciel :

Alexis lève les yeux au ciel, il voit les étoiles qui, tels des lampions, clignotent un instant et disparaissent. Leurs derniers frémissements sont comme des clins d'œil complices, une promesse de les revoir, et il découvre alors qu'on peut aimer un pays comme on aime une personne. Il pense à son village, si loin déjà ; à Jérémie et à sa chienne.²⁵

Les paysans de La Ruche se retrouvent dans un bateau qui doit les transporter en Amérique. La traversée est très dangereuse et difficile, mais après un certain temps ils atteignent les bords de la Floride. Or, leur joie se heurte à un nouvel obstacle : au lieu d'être accueillis avec soin, ils sont internés dans un camp de réfugiés. Ce n'est qu'après des semaines que les

²¹ Marie-Célie AGNANT, *Alexis d'Haïti*, Montréal, Hurtubise, 1999, p. 9.

²² *Ibid.*, p. 30.

²³ *Ibid.*, p. 31.

²⁴ *Ibid.*, p. 55.

²⁵ *Ibid.*, p. 78.

autorités américaines permettent leur libération. Le pays de liberté n'est pas décrit en détail, mais il figure principalement comme une source de déception et de nouvelle tristesse.

Le paysage fantastique

Dans le roman *La mémoire ensanglantée* de Stanley Péan, un paysage fantastique et sombre relève déjà des paroles d'Aimé Césaire qui sont mises en exergue du livre : « Que de sang dans ma mémoire ! dans ma mémoire sont des lagunes. Elles sont couvertes de têtes de mort. Elles ne sont pas couvertes de nénuphars. Dans ma mémoire sont des lagunes. Sur leurs rives ne sont pas étendus les pagnes de femmes. »²⁶ (Extrait *Cahier d'un retour au pays natal*). La narratrice du roman de Stanley Péan est Leïla, une adolescente qui vit à Montréal avec ses parents.

Au début du roman, elle décrit sa famille et son appartenance à deux univers différents en même temps : ses parents sont haïtiens et « ils vivent au Canada, mais à la maison ils vivent comme les Haïtiens »²⁷, c'est-à-dire selon leurs coutumes et traditions. La protagoniste l'appelle « mon univers parallèle ». Quand elle ouvre la porte de leur maison, elle se sent en Haïti : « Il n'en fallait pas plus pour me convaincre que j'étais de retour en Haïti, ne serait-ce qu'en rêve. »²⁸ Ses parents lui demandent de s'occuper d'une vieille tante, Grannie Irma, qui habite à la campagne québécoise. Après s'être querellée avec toutes ses assistantes à la maison, elle vit seule, étant donné que son mari et même sa fille sont décédés il y a des années en Haïti :

La maison de Grannie Irma se trouvait au nord de Montréal, en retrait d'une localité des Laurentides dont je refusais d'apprendre le nom. Il fallait compter une heure d'autoroute pour arriver. Était-il besoin de préciser qu'aucun autobus ne venait jusqu'ici ? En termes clairs, la vieille habitait en plein cœur de nulle part !²⁹

La narratrice décrit l'intérieur de la maison de la tante, imprégné du passé et plein d'objets qui rappellent sa vie d'autrefois en Haïti :

Les murs étaient cernés par des boiseries foncées et tapissées de toiles représentant des scènes de la vie quotidienne en Haïti. Ils étaient également couverts de masques en ébène ou acajou. Sur le manteau de cheminée entre le salon et la salle à manger, s'alignaient des figurines sculptées en bois : marchandes ambulantes, joueurs de tam-tam, animaux réels ou fabuleux.³⁰

²⁶ Stanley PÉAN, *La mémoire ensanglantée*, Montréal, La courte échelle, 1994, p. 9.

²⁷ *Ibid.*, p. 11.

²⁸ *Ibid.*, p. 12.

²⁹ *Ibid.*, p. 21.

³⁰ *Ibid.*, p. 26.

La présence du pays d'origine semble évidente grâce au mobilier de la maison de Grannie Irma. Même à l'extérieur règne une atmosphère particulière, ressentie par tout visiteur. Quand Leïla et ses parents se retrouvent dans l'allée de la maison, ils ont des sensations auditives bizarres. La narratrice raconte :

Étrange, a fait mon père. Il me semble avoir entendu crier « Men kénèp ». (comme au marché en Haïti – kénèp signifie un petit fruit). Maintenant qu'il le faisait remarquer, j'ai moi-même cru entendre la voix nasillarde d'une marchande de fruits haïtienne. Mais je me suis dit qu'il s'agissait plutôt du pimpimp d'un klaxon perdu au loin. – C'est le mal du pays qui te travaille, chéri, a plaisanté maman. Il n'y a pas la moindre marchande de kénèp à des kilomètres à la ronde...³¹

Ensuite la narratrice reste dans la maison seule avec la tante et se plaint de l'ennui et de contraintes imposées par cette parente difficile. Elle a imaginé ses vacances différemment qu'en étant clouée dans un bled de la campagne québécoise. Le lieu lui semble de plus en plus étrange. Elle ressent une chaleur atypique. Leïla a finalement des hallucinations dues à la fièvre et à son angoisse :

Je me suis retournée, ébahie d'apercevoir à mes pieds de la terre battue au lieu du gazon. J'ai secoué la tête, groggy. Telle une vague qui se retire du rivage, le tapis vert de pelouse reculait sous mes yeux, laissant derrière lui un sol terreux, lézardé par la sécheresse. La maison de Grannie s'éloignait vers un point de fuite imprécis, pour céder la place à un autre décor. La nuit s'éclipsait brusquement et le ciel s'emplissait d'explosions lumineuses. La migraine menaçait de me faire éclater le crâne.³²

Le mauvais temps a produit un autre moment d'horreur : « Il s'était mis à pleuvoir des clous. On aurait dit que la température cherchait à s'accorder avec un remous intérieur. Un véritable orage tropical avec éclairs et coups de tonnerre pour faire plus dramatique. Le vent hurleur poussait des giclées d'eau contre les carreaux, si violemment que j'avais peur de les voir voler en éclats. »³³

Quand la narratrice trouve une photo de la maison de Grannie Irma en Haïti, à Pétionville, dans les collines surplombant Port-au-Prince, elle reconnaît les lieux de ses cauchemars : « À l'arrière-plan, on voyait une dépendance identique à celle de mon hallucination... »³⁴ La peur de la jeune fille culmine et ses hallucinations se répètent. À un moment donné, elle a l'impression que le soleil tropical lui emplît les yeux :

³¹ *Ibid.*, p. 35.

³² *Ibid.*, p. 75.

³³ *Ibid.*, p. 83.

³⁴ *Ibid.*, p. 99.

Je n'ai vu ni la cour de la propriété pétionvilloise, ni la dépendance, ni le jardin de la maison québécoise. Je n'ai vu qu'un abîme sans fond, néant indescriptible vibrant de mouvement, qui ne s'apparentait à rien qui puisse exister dans ce monde. La pluie d'éclats a convergé vers le cœur de ce trou noir, sauvage et impénétrable, où, nimbée d'un halo fuchsia, flottait la forme translucide d'une fille qui me ressemblait comme une jumelle. Nina Armand !³⁵

Leïla s'identifie ainsi à la fille morte de Grannie Irma. Ce n'est qu'après avoir découvert la vérité sur cette mort que les hallucinations disparaissent. À la fin du roman, Grannie Irma retourne en Haïti pour dissiper ses propres cauchemars, causés par des souvenirs pénibles de sa vie antérieure et surtout par la perte de sa fille unique, Nina, victime des sbires du régime de Duvalier.

Conclusion

Pour conclure, une comparaison entre les trois livres nous semble pertinente car les différences de l'imaginaire spatial chez les trois auteurs accentuent la diversité du paysage haïtien : Dany Laferrière revient à la thématique haïtienne et à son enfance passée là-bas depuis son exil à Montréal. Sa rétrospection a pour but un retour au beau temps de sa jeunesse. Cette tentative rappelle la recherche du passé chez Marcel Proust, dépourvue de nostalgie. Il redevient l'enfant heureux en regardant son passé de façon positive, voire optimiste. Dans les épisodes où il mentionne des coutumes liées au vaudou, il est clair que, pour un narrateur de dix ans, ces croyances ne représentent aucun danger, aucune menace, étant donné qu'elles sont prises comme des faits réels. La coexistence des mondes des morts et des vivants est ironisée par le regard enfantin.

Chez Marie-Célie Agnant, le paysage haïtien ne diffère presque pas de celui décrit par Laferrière. Au contraire, certains passages très lyriques de cette poétesse expriment la profondeur du rapport entre le personnage et la nature. Cependant le protagoniste, Alexis, doit quitter ce beau paysage. Il ne sera désormais que l'objet de ses souvenirs. Son regard tourné vers les étoiles qui seules peuvent devenir un lien avec le pays natal est comparable à celui du narrateur laferrière de *L'Énigme du retour* qui grâce aux étoiles du ciel haïtien retrouve ses racines sur l'île.

Dans le roman de Stanley Péan, l'espace physique cède à l'espace mental. Les confrontations du paysage haïtien et canadien sont basées sur le regard du personnage principal

³⁵ *Ibid.*, p. 144.

qui se fait impliquer dans une histoire familiale tragique. Les traumatismes de sa tante sont transposés dans la vie de la jeune fille, Leïla, qui vit des cauchemars sans comprendre la logique des choses. « L'inquiétante étrangeté » de Sigmund Freud (1919)³⁶ est présente dès l'arrivée dans la maison de la tante au début du livre : l'atmosphère de la demeure ainsi que la personnalité de la vieille dame possèdent un mystère effrayant qui décourage la jeune fille. Le paysage haïtien s'impose avec brutalité en causant des états de choc chez le personnage qui n'a jamais vécu en Haïti. Le fantastique de Péan est comparable à celui d'Edgar Allan Poe dont il aimerait être considéré comme disciple. Le paysage canadien qui aurait dû être un espace refuge devient un espace de traumatismes à cause des souvenirs qui poursuivent les exilés. La description du paysage haïtien dans le roman de Stanley Péan diffère alors en maints points de celle qu'on trouve chez Marie-Célie Agnant et Dany Laferrière. Contrairement à la réalité, les beautés naturelles de l'île passent sous silence et le côté esthétique cède à celui du fantastique effrayant.

BIBLIOGRAPHIE

AGNANT Marie-Célie, *Alexis d'Haïti*, Montréal, Hurtubise, 1999.

FRÉDÉRIC Madeleine, *Polyptique québécois. Découvrir le roman contemporain (1945-2000)*, Bruxelles, Peter Lang, 2005.

FREUD Sigmund, *Das Unheimliche*, Wien – Leipzig, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1919/ *L'Inquiétante étrangeté*, Paris, Gallimard, 1933.

LAFERRIÈRE Dany, *Chronique de la dérive douce*, (1994) Montréal, Boréal, 2012.

———, *Je suis fou de Vava*, Montréal, Les Éditions de la Bagnole, 2006.

———, *Le baiser mauve de Vava*, Montréal, Les Éditions de la Bagnole, 2014.

———, *L'odeur du café*, (VLB éditeur, 1991) Ill. Francesc Novira, Montréal, Éditions de la Bagnole et Soulières éditeur, 2014.

———, *Pays sans chapeau*, Outremont, Lanctôt éditeur, 1996.

PEAN Stanley, *La Mémoire ensanglantée*, Montréal, La courte échelle, 1994.

³⁶ Sigmund FREUD, *Das Unheimliche*, Wien – Leipzig, Internationaler Psychoanalytischer Verlag, 1919.